Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 9 (1857)

Artikel: Nos montagnes
Autor: Krieg, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549620

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POÉSIES.

NOS MONTAGNES.

A l'auteur des Alperoses.

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son, qui le soir s'élève des campagnes,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents.
LAMARTINE.

I.

A vous, poëte ami, qui chantant la patrie,
Dites sur nos glaciers l'alperose fleurie,
Les héros nos aïeux, et notre liberté...
A vous, qui du passé parlez avec ivresse,
Souffrez que je réponde et que ma lyre adresse
Un chant jurassien que nos monts ont dicté.

Le monde des glaciers, des neiges éternelles,
Voilà donc le théâtre où vous portent vos ailes :
Il vous faut l'avalanche et son fracas lointain,
L'arc-en-ciel se jouant dans la poussière humide,
L'aigle noir dans la nue et le chamois rapide,
Et la Suisse, en un mot, pour gonfler votre sein !

Cimes de mon Jura, longue chaîne bleuâtre,
Vous n'avez point ces pics brillants comme l'albâtre;
Votre nom — de l'Europe il ne fait point le tour;
Point de neige à vos fronts, de plaines azurées,
D'aiguilles de cristal, de glaces déchirées....
Et c'est à vous pourtant qu'est échu mon amour !

Par un jour calme et pur, accourez, ô poëte.
Accompagnez mes pas, gravissons jusqu'au faîte
Ce « Moron » haut et noir abritant ces vallons.

Laissons derrière nous les plaines vaporeuses,
Les gorges du Pichoux et ses roches pleureuses,
Et du vieux Bellelay les murs tristes et longs.

Voyez. De tous côtés de profondes vallées,
Et la Birse et la Sorne à nos yeux déroulées;
Et devant nous Montoz de bois noirs tapissé :
Géant dont l'œil à peine embrasse les enceintes,
Et les Alpes, bien loin, qui dressent quelques pointes
Comme des pics d'argent sur son front hérissé.

Nous voici loin du monde, isolés de la terre,
Assis près du signal, entourés de mystère.
De la côte au sommet rien que des bois profonds.
Les plantes du jardin sont les hautes futaies;
Ses bancs, des rochers gris ; des forêts sont ses haies;
Son parterre — les fleurs des hautes régions.

Jadis, lorsque des bois jaunissait la couronne,
Laissant bien loin sous moi les brouillards de l'automne,
Sur ce sommet désert je m'élançais joyeux...
Il me fallait à moi, fuyant de nos demeures,
Ces hauts lieux pour répondre aux voix intérieures
Qui vibraient dans mon sein à flots tumultueux.

Là, j'aimais à rêver au bord de la lisière
De ces hauts troncs qu'enlace et la ronce et le lierre.
Et mollement assis sur un vieux tronc penchant
Je contemplais longtemps les ombres qui s'allongent,
Et des flocons de pourpre et de feu qui se plongent
Derrière l'horizon du côté du couchant.

II.

Voici l'ombre. Les bruits s'apaisent
Dans l'air, dans les rameaux touffus;
Des vallons les clameurs se taisent,
La cloche du village envoie un son confus :
Quelques chasseurs perdus, lorsque la nuit les gagne,
Vont s'appelant l'un l'autre aux flancs de la montagne :
Un cor sonne; on répond : bientôt meurent ces bruits
Et tout rentre avec moi dans le calme des nuits.

J'écoute. Un nouveau son rompt ce vague silence....
C'est la meute effarée et le lièvre aux abois,
Qui reveille un écho dont la longue cadence
Roule de cime en cime et se perd dans les bois ;
Ou bien, paissant dans la clairière,
Avance pas à pas la vache solitaire
Et sa cloche là-bas a tinté quelquefois.

Tout s'est éteint et voici l'heure
Où la nature va parler ;
La brise du soir glisse et pleure
Au faîte des sapins qu'elle fait onduler.
Alors les monts entr'eux murmurent et répondent
Et les voix de la terre et des cieux se confondent :
Et d'une côte à l'autre éclate un chant d'amour
Qu'un bois envoie à l'autre au declin d'un beau jour.

Ainsi tout sous le ciel s'enveloppe d'un voile.
Tous les êtres vivants dorment d'un doux sommeil :
Mais quand à l'horizon poind la première étoile,
Qui jette au sein de l'ombre un demi-jour vermeil,
Alors une nonvelle vie
Pénètre mollement la nature ravie,
Et des hôtes des nuits annonce le réveil.

Dans le creux d'un plâne au front chauve
Le hibou qu'éveille la nuit,
Entr'ouvrant sa prunelle fauve,
A secoué son aile et s'éloigne avec bruit.
Le bois résonne au loin de ses « houhou » funèbres ;
Une voix lui répond du milieu des ténèbres :
C'est des roches de Court un grand-duc envolé,
Qui voyage tout seul sous le ciel étoilé.

Et le coq de bruyère, accroupi sur sa branche,
Sur le sapin moussu se réveille en sursaut.
Le cou tendu, l'œil fixe, en avant il se penche :
Il écoute : un bois mort vient de craquer là-haut.
Les pieds pendants, la tête haute
A coups d'aile puissants il descend dans la côte
Et longtemps après lui vibre encore un écho.

Puis au bord du bois la bécasse
Part d'un vol alerte et sifflant.
Le lièvre alors changeant de place
De son gîte abrité se dérobe en tremblant.
Il écoute ; il s'assied : c'est une feuille morte
Que du hêtre voisin un dernier souffle emporte :
Il s'élance à grands sauts et s'enfuit aux vallons
Jusqu'au blanc crépuscule errer dans les sillons.

III.

Enfin tout dort, enfin tout rêve !
A la voûte d'azur s'élève
Un hymne pour le Créateur.
La nature offre son hommage,
Car son silence est le langage
Que comprend le mieux son auteur.

C'est une lointaine harmonie,
C'est une rumeur infinie,
Un ensemble mélodieux.
C'est un parfum qui s'évapore,
Doux comme les pleurs de l'aurore,
Comme les larmes de mes yeux.

J'écoute, et je crois le comprendre,
Mais l'oreille ne peut l'entendre,
Tout est silence dans les airs :
Je cherche ces voix qui frémissent,
Et c'est en moi que retentissent
Les échos de ces saints concerts.

C'est de mon sein alors que monte la louange :
Mon âme s'associe à ce concert étrange
Des êtres, des rochers, des forêts et des eaux.
Sur l'aile de la nuit elle flotte bercée :
Le tumulte des sens s'apaise, et la pensée
Rêve et s'endort au bruit de célestes échos.

Oui, c'est sur vos sommets, montagnes bienaimées,
Près de vous, noirs sapins, haleines embaumées,
Dans vos mystères saints que je trouve la paix !

Ah ! tu m'en es témoin, ô nature sévère,
Reposant sur ton sein je fuyais de la terre.
Et j'aurais bien voulu ne te quitter jamais.

Mon Dieu, c'est là, dans ce temple
Que mon âme te contemple,
Que j'aime à t'offrir mon cœur.
C'est là, Seigneur, que je prie,
Conserve-moi la patrie
Et les monts du Jura qu'il faut à mon bonheur.

C'est là surtout, divin Père,
Là, qu'à mon heure dernière
Je voudrais fermer les yeux.
A l'ombre des sapins où ma paupière tombe,
Je voudrais rayonnant m'élancer dans la tombe
Au jour, au dernier jour, qui n'aura point d'adieux.

A. Krieg.

L'ESPÉRANCE.

Où donc es-tu mon espérance,
Brillante étoile de la nuit,
Toi qu'une flamme de souffrance
Allume au cœur lorsque tout fuit ?
Oh, je t'aime, comme un bon ange,
Rayon du ciel tombé sur moi ;
Oh, je t'aime, car si tout change
Tu me restes avec la foi !

Je sens ton aile blanche et rose
Sur moi frémir et se poser ;
Comme une fleur nouvelle éclose,
Tu m'éveilles sous ton baiser.